« Je me demande si les écrivains d'aujourd'hui se droguent encore »

Par Luc Vinogradoff et Romain Geoffroy

Le Monde. Publié le 21 novembre 2019 à 23h51, mis à jour hier à 11h11

Entretien

« Ecrits stupéfiants » est une impressionnante anthologie recensant les auteurs qui ont goûté, décrit, se sont inspirés ou perdus dans les psychotropes, à la recherche du fameux « dérèglement des sens » rimbaldien.

Substances et dépendances. A 14 ans, Cécile Guilbert se défonçait à l'éther et savait qu'elle voulait devenir écrivain. Les deux passions n'ont pas immédiatement été liées, mais au fil des *« soubresauts de* [son] *existence »,* elles s'entremêleront et s'alimenteront.

L'aboutissement de ces parcours, littéraire autant que narcotique, est *Ecrits stupéfiants. Drogues & littérature d'Homère à Will Self*, une impressionnante anthologie recensant près de 300 textes d'auteurs et d'autrices qui ont goûté, décrit, se sont inspirés ou perdus dans les psychotropes. C'est un ouvrage d'utilité publique pour quiconque a, un jour, été attiré par ce que Rimbaud appelait le *« dérèglement des sens »*.

On ne lit pas ces 1 400 pages d'une traite. On s'y plonge, on flâne entre textes au grand lyrisme et comptes rendus quasi médicaux, entre les auteurs majeurs dont on ne soupçonnait pas la consommation, et d'autres tombés dans l'oubli.

On y apprend que, comme Charles Baudelaire ou Théophile Gautier, Alexandre Dumas père était familier du fameux club des Haschischins, repas mensuels où l'on s'intéressait autant à la littérature qu'au haschisch ; que Jean-Paul Sartre voyait des crabes partout après avoir pris de la mescaline ; qu'Amélie Nothomb peut décrire dans le détail les effets synesthésiques de la psilocybine, ou que Jules Verne a dédié un poème à la *« sainte Morphine »* qui calmait ses douleurs. On y lit aussi des mots crus, ceux de William Burroughs sur les *« cauchemars du sevrage »* ou ceux du grand poète autrichien Georg Trakl, cocaïnomane mort d'overdose en 1914 sans jamais avoir explicitement écrit sur son vice.

Pour ne pas se perdre, les extraits sont présentés selon un classement datant des années 1920 et regroupant les drogues en fonction de leurs effets. On y fouille comme dans une pharmacie. Et la boussole du lecteur est la question que pose Cécile Guilbert en préambule : *« Pourquoi se drogue-t-on ? »* Les réponses, *« innombrables »*, sont dans les textes qu'elle nous présente, les histoires qu'elle nous raconte et dans ses propres interrogations.

Le nombre de textes cités dans l'anthologie est considérable. Comment avez-vous mené vos recherches ?

Cécile Guilbert : Les textes que j'ai retenus devaient être concentrés sur le contenu de l'expérience : qu'éprouve-t-on après avoir pris telle ou telle drogue ? J'ai donc commencé par

faire la liste de tout ce que j'avais dans ma bibliothèque. Evidemment, j'ai relu Baudelaire, Burroughs, Michaux, tous ceux qu'on connaît quand on s'intéresse au sujet.

Puis je me suis documentée, j'ai repéré des auteurs qui m'avaient échappé. J'ai aussi, par chance, eu l'aide d'un grand collectionneur de livres sur ce thème, Aymon de Lestrange. Il m'a fait découvrir des textes que je n'avais jamais vus dans aucune bibliographie. Le plus difficile a été de trouver le mode le plus pertinent de classement.

J'ai voulu qu'il y ait, dans cette anthologie, le maximum de textes, médiocres ou magnifiques, peu importe, c'est au lecteur de juger.

Faut-il, pour écrire sur les drogues, forcément en avoir pris ?

Certains textes ont été écrits par des auteurs n'ayant pas forcément l'expérience des drogues dont ils parlaient. Le plus grand exemple, c'est Edgar Allan Poe. Bien qu'il mette souvent en scène l'opium, il n'en a jamais consommé. Dans ses nouvelles, il est censé provoquer des états qui n'ont rien à voir avec ses effets réels. Mais puisque c'est Poe, il en fait quelque chose de fantastique et de tout à fait saisissant. On se moque donc de savoir si l'effet est vraiment connecté au produit.

Et puis il y a évidemment ceux qui savent de quoi ils parlent. Allen Ginsberg, William Burroughs, Jack Kerouac auraient pu être cités tout au long du livre. On a aussi le cas d'Henri Michaux qui, sans être un « drogué », a expérimenté comme un ascète quasiment toutes les drogues de façon très méthodique avant d'écrire dessus.

Parmi les auteurs qui consommaient, beaucoup le faisaient de manière thérapeutique. Nous avons, aujourd'hui, trop tendance à penser que l'on ne prend de la drogue que de manière hédoniste ou récréative, mais il y a tout un passé où énormément d'auteurs l'ont utilisée pour des raisons de souffrances morales, physiques ou psychiques.

C'est notamment le cas de la morphine et de l'opium, qui sont des substances majeures dans l'histoire littéraire de la drogue.

Est-ce que certains auteurs prenaient des substances pour essayer de mieux écrire, ou pour « tenir » plus longtemps ?

Peu d'auteurs ont dû penser qu'il serait plus facile d'écrire avec la drogue. C'est un leurre typique de l'adolescence, j'y ai cru moi-même. Je ne pense pas, en me basant sur mon expérience et celles des auteurs que j'ai lus, que la drogue ouvre les portes de la création. Elle ouvre celles *« de la perception »*, comme a dit Aldous Huxley, mais ne rend pas plus fécond sur le plan artistique.

« Je ne pense pas que la drogue ouvre les portes de la création »

En revanche, des drogues psychostimulantes, comme la cocaïne ou les amphétamines, ont certainement aidé à écrire. Ces substances démultiplient l'éveil, la vigilance et la productivité, comme le café le faisait pour Balzac. Mais leur contenu imaginaire est assez faible. Ce sont des drogues que l'on prend pour écrire mais sur lesquelles on n'écrit pas forcément. La cocaïne, par exemple, est une drogue majeure du XX^{e} siècle, mais n'a pas un contenu

littéraire aussi fort que l'opium ou les psychédéliques, car elle ne favorise pas la rêverie, l'appesantissement sur sa vie intérieure.

Est-ce qu'on remarque un changement dans la manière de parler des drogues selon les époques ?

On peut distinguer plusieurs périodes : à la fin du XIX^{e} siècle à Paris, dans les cercles mondains d'artistes auxquels participaient par exemple Baudelaire ou Coleridge, on vivait cette vie de bohème en prenant des drogues. La littérature change à partir des années 1910 avec l'arrivée d'un trafic à grande échelle. Les journalistes commencent à s'intéresser à ces milieux interlopes avec un ton très moralisateur.

Dans l'entre-deux-guerres, le prestige et l'innocence associés aux drogues s'amenuise. Cela correspond aussi à l'arrivée de l'héroïne. On commence à beaucoup écrire sur la toxicomanie et tout cet imaginaire assez noir qu'on retrouve dans *Le Feu follet,* de Pierre Drieu la Rochelle.

Il y a aussi, bien sûr, les années 1950-1960, où les drogues, notamment psychédéliques, deviennent un phénomène de masse. Des gens comme Timothy Leary ou Huxley se demandaient *« que se passerait-il si les gens prenaient des drogues psychédéliques ? »* et imaginaient une société pacifiée ayant atteint des niveaux de conscience supérieurs.

Avez-vous l'impression que l'on écrit moins qu'auparavant sur la drogue ?

J'ai l'impression qu'une forme de clôture imaginaire s'établit depuis la fin du XX^{e} siècle. La prise de substances s'est certes banalisée, mais il s'agit principalement des psychostimulants ou des drogues festives. Et comme je le disais, les psychostimulants ne provoquent pas une *« investigation »* littéraire. Je ne vois pas de littérature sur ces expériences.

La dernière grande invention moderne, c'est l'ecstasy. Et comme par hasard, c'est une drogue collective. Or dans la littérature, ce qui est intéressant, selon moi, c'est d'abord l'expérience individuelle et singulière, qui permet de faire sécession et de se retrancher du social.

La question que je me pose, et à laquelle je ne prétends pas répondre, est : est-ce que les écrivains d'aujourd'hui se droguent encore ? Ou est-ce qu'ils se droguent sporadiquement et c'est d'une telle banalité qu'ils n'ont plus envie d'écrire à ce sujet ? Est-ce que ce sont les non-écrivains qui en profitent davantage ?

Est-ce que cela a été compliqué d'écrire pendant huit ans sur la drogue alors que vous-même avez arrêté régulièrement d'en prendre ?

Ma découverte des drogues a été concomitante à mon enthousiasme pour la littérature. Et quand j'ai découvert, à 14 ans, qu'un certain nombre d'auteurs que je vénérais, comme Poe ou Baudelaire, s'en étaient inspirés, cela m'a complètement fascinée.

Le fait que je ne prenne plus rien depuis fort longtemps n'est pas un argument pour que je me désintéresse du thème, dans la mesure où le vrai sujet est la littérature, qui n'a jamais cessé de me passionner. Mais il est vrai qu'à force de me concentrer à chercher des passages sur l'expérience des autres, il y a eu des moments de saturation. Aujourd'hui, j'écris que *« la*

meilleure défonce, c'est le rapport au temps ». C'est aussi une forme d'ivresse et d'extase de pouvoir vivre dans un temps dilaté.

Faire ce métier d'écrivain, c'est un luxe extraordinaire. Pour moi, c'est aussi luxueux que de fumer de l'opium.

« Ecrits stupéfiants. Drogues & littérature d'Homère à Will Self », anthologie proposée par Cécile Guilbert (Robert Laffont, « Bouquins », 1 400 p., 32 €).

Luc Vinogradoff

Romain Geoffroy